

1001.



L'ESPRIT  
DE JOB.



LESPRIT  
DE JORB



5

# L'ESPRIT

DE JOB,

OU

ODES IMITÉES

DU

LIVRE DE JOB.

PAR M. ROUGET,

ECUIER, ANCIEN CONSEILLER DU ROI,  
ET SON AVOCAT-GENERAL AU CON-  
SEIL PROVINCIAL ET SUPERIEUR  
D'ARTOIS.

*Docete me, & ego tacebo: & si quid forte ignoravi,  
instruite me.*

JOB Cap. VI. v. XXIV.



A AMSTERDAM,

Chez E. VAN HARREVELT,

MDCCLIX.

LESPRIT

DE JOB

OU

ODES IMITEES

DU

LIVRE DE JOB

PAR M. ROUGET

SECR. GEN. ET DIRECT. GEN. DU BOU  
ET-GEN. GEN. ET-GEN. GEN. ET-GEN.  
GEN. ET-GEN. GEN. ET-GEN. GEN. ET-GEN.  
DIRECTOR

Paris au 3. jour de Mars 1793  
L'Imprimeur

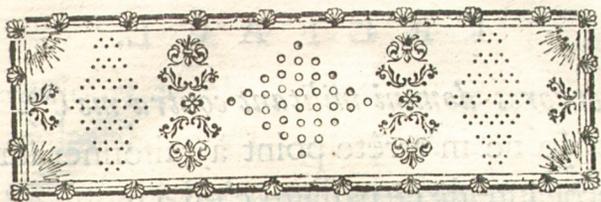
Les Car. VI. & XXIV.



LES  
GEN. ET-GEN. GEN. ET-GEN. GEN. ET-GEN.

DE





# PRÉFACE.

J'ai tenté ce que des Grands-hommes ont apparemment négligé, car eût-il été plus difficile au Prince de nos Poètes (*Rouffseau*) de nous donner Job en Vers François, que plusieurs Pſeaumes de David? Je le crois d'autant moins que le Livre dont je parle contient tout ce que le Poëte peut défirer, l'imagination furtout y découvre cette force de pinceau qui feule convient à la Poëſie: pour le prouver ſans détail, qui ne trouvera ce morceau achevé? *Sagittæ domini in me ſunt, quarum indignatio ebibit ſpiritum meum,*

## P R E F A C E.

*terrores domini militant contra me* (\*).

Je ne m'arrête point à raisonner sur la beauté de ce passage, c'est à mon Lecteur à juger quel parti je tire du dessein que j'ai eu de n'être pas un traducteur asservi à mon original, au point d'abandonner son esprit pour m'attacher à ses paroles; en consultant Job, on verra mes libertés, mes hardieses, & mes défauts.

Au reste, je n'annonce l'Esprit de Job, que pour profiter de l'indulgence du Public, en cas que je la mérite, & pour perfectionner un Ouvrage nécessaire à l'homme & utile à la Religion: en effet où est celui qui n'a point de chagrins & qui conséquemment peut se passer de consolations? L'homme est partout le même, & tou-

(\*). On verra dans l'Ode II. Strophe 3. que le Poësie Française, ne peut qu'imiter des figures aussi frappantes.

## P R E F A C E.

toujours foible il a besoin de secours : or les secours les plus puissants sont incontestablement ceux qui par le moien de la Religion, nous font reconnoître & adorer l'Auteur de nos maux.

II Qu'on ajoute à ce qu'on dit ici la réflexion, que tout Chrétien doit faire sur la nécessité des bons Livres, depuis que l'Athéisme, le Libertinage, & l'Impiété semblent en créer pour ainsi dire à l'envi, on conviendra que si l'exécution ne répond pas à mon entreprise, du moins on me doit savoir gré de ce que je puis dans le sein de la Religion, le contrepoison à bien des raisonnemens non seulement humains, mais trop souvent marqués au coin de la licence la plus effrénée.

On auroit pu mettre le Texte à côté du François, mais si cet Ouvrage est bon, il n'a pas besoin de faire  
un

## P R E F A C E.

un Volume, & s'il est mauvais, le Latin, l'Hébreu même ne peuvent pas lui servir de Passeport.

On auroit encore pu dédier cet Ouvrage a quelque Puissant de la terre, mais qui ne sçait que de nos jours, il faut flatter le grand en parlant à l'homme.



L'ES.



L'ESPRIT DE JOB,  
OU  
ODES IMITÉES  
DU  
LIVRE DE JOB.



O · D · E · I.

*Plainte de Job sur ses malheurs, il se soumet à  
la volonté de Dieu.*

**M**audite soit la masse obscure  
D'où le Maître de la Nature  
Détacha les heures du jour !  
Puis-je croire que ma paupière  
Soit bien ouverte à la lumière  
Quand la nuit la ferme à son tour ?

A

Sor.



Sorti nû du sein d'une Mère,  
Bientôt une faux meurtrière  
A la Terre me rendra nû:  
Qu'opposer à ma destinée!  
Si de maux elle est enchaînée,  
Le Dieu de force l'a voulu.



Pour comble au fardeau qui m'accable  
D'une épouse la voix coupable  
En aggrave encore le poids:  
On la mettroit au rang des folles,  
S'il falloit peser les paroles,  
Qu'elle répète tant de fois.



Compagne de toute ma vie,  
Toi que je n'ai que trop chérie,  
Sur mon fort quelle est ton erreur?  
Renonce à tes plaintes futiles,  
Il est des moiens moins stériles  
De me témoigner ton bon cœur.



Oui si ma première fortune  
De son souvenir t'importune,  
Apprend là-dessus ton devoir,  
Le Ciel a toujours sa mesure,  
Et nous païons avec usure  
Les biens qu'il fait sur nous pleuvoir.



Quand un Dieu magnifique étale  
Les dons de sa main libérale,  
Par qui n'est-il point exalté?  
Malheur à nous si sur la terre,  
Quand il fait gronder son tonnerre,  
Nous censurons sa majesté.



Une impatience farouche  
A-t-elle ouvert jamais ma bouche  
Contre le Ciel qui me punit?  
Non, j'ai borné ma juste plainte  
A demander faisi de crainte,  
Que mon horrible état finît.



Pourquoi principe de la vie  
 L'ame au corps une fois unie  
 S'affranchit-elle de la mort ?  
 Pourquoi deux diverses substances  
 Se prêtent elles leurs puissances  
 Sans faire un mutuel accord ?



L'Auteur de notre être fragile  
 Devoit-il nous pâtrir d'argile  
 Au débrouillement du cahos ;  
 A-t-il fait l'homme à son image  
 Pour lui refuser l'avantage  
 De vivre & mourir en repos ?



Interrogés un misérable  
 Qui dans son état déplorable  
 Se livre à ses réflexions,  
 Tout ici bas le déconcerte,  
 Sans cesse il entrevoit sa perte  
 Liée à mille afflictions.



Les maux que l'humaine sagesse  
Déguisoit tant à ma foiblesse  
Viennent enfin de m'arriver :  
Je suis un sujet de colere,  
Il n'est que ma douleur amere  
Dont Dieu ne veut pas me priver.



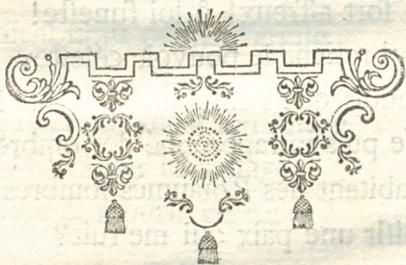
O fort affreux! ô loi funeste!  
Qui retiens le pouvoir céleste,  
Tandis que l'enfer me poursuit!  
Ne puis-je rapproché des ombres,  
Habitant ces Roïaumes sombres,  
Saisir une paix qui me fuit?



Le tombeau nous rend à nous-mêmes,  
Les houlettes les Diadêmes  
Sans retour y sont confondus :  
L'esclave à côté de son Maître,  
N'a pas moins que lui l'espoir d'être  
Du petit nombre des élus.



Le Dieu qui reprend les richesses  
Qu'il me donna dans ses largeffes  
De son cœur m'auroit-il banni ?  
Quoiqu'il décide, je l'adore,  
Et si sa main me frappe encore,  
Qu'a jamais son nom soit beni !





## O D E II.

*Innocence de Job, il reproche à ses amis l'abandon, où ils le laissent.*

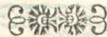
Que Dieu mette dans la balance  
 Mes mérites & mes péchés,  
 J'en appelle à sa connoissance  
 Si tous les cœurs ne sont touchés  
 Du seul cri de mon innocence.



Jusques à la voute azurée  
 Je porte l'ardeur de mes vœux,  
 Mon ame entière est pénétrée  
 De ces sentimens vertueux  
 Qui du Ciel assurent l'entrée.



Un Dieu levant sa main puissante  
 Epuise sur moi son carquois,  
 Sa fureur toujours renaissante  
 Des armes dont il a fait choix,  
 Me rend la victime étonnante.



Ah! que l'Auteur de ma disgrâce  
 En comble s'il se peut l'horreur,  
 Qu'attaché sans cesse à ma trace  
 Son courroux sème la terreur,  
 Et le deuil sur toute ma race.



Je ne puis de moi-même attendre  
 Des soins & des secours permis,  
 Ciel qu'il m'en coute à le comprendre!  
 Parmi mes perfides amis  
 Personne ne daigne m'entendre.



Si je pénètre leur pensée,  
 Quel fonds d'amertume pour moi!  
 De mes maux leur raison blessée,  
 Dans le blasphème & dans l'effroi,  
 Entretient leur troupe insensée.

Tel



Tel qu'un torrent se précipite  
A travers le roc dont il sort,  
Entraînant par tout à sa suite  
Ce qui s'oppose à son effort,  
Telle & plus rapide est leur fuite.



Ils rougissent de l'espérance  
Que rien n'étouffe dans mon cœur;  
Soit caprice, soit arrogance,  
Ils ne me témoignent d'ardeur,  
Que pour blâmer ma patience.



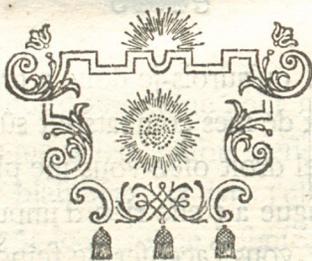
Cruels! qu'aurois-je donc à craindre?  
Le prix de mes combats est sûr,  
De quel droit osez-vous me plaindre,  
Ma langue a-t-elle rien d'impur,  
Pouvez-vous l'accuser de feindre?



Vous ai-je dit dans ma misère,  
 Faites moi part de votre bien:  
 Ai-je tenté de me défaire  
 D'un Ennemi tel que le mien,  
 Par votre foible Ministère?



Que dis-je? Amis, prêtés l'oreille  
 A mes convaincantes leçons,  
 Vainement votre foi sommeille,  
 Par la force de mes raisons  
 Il est temps que je la réveille.





## O D E III.

*Instabilité des choses humaines.*

**L**es jours de l'homme sur la terre  
Sont des jours tissés de malheurs,  
Et nous nous faisons une guerre,  
Dont le Théâtre est dans nos cœurs.



Le très-haut qui suspend des aîles  
Aux corps agiles des oiseaux,  
Par des raisons toujours nouvelles  
Nous condamne à mille travaux.



Couvert d'une lèpre infectée,  
Je nourris la mort dans mon sein,  
Mon ame en tout sens tourmentée  
Gémit du poids de son destin.

Après



Après les dons de la fortune  
 Que nous sert-il de tant courir ?  
 La sentence à tous est commune,  
 Nous ne naissons que pour mourir.



Tout mortel à la fin succombe,  
 Fût-il dans un chemin de fleurs ;  
 La solitude d'une tombe  
 Succède à l'éclat des grandeurs.



La toille qu'une main sçavante  
 Fixe en coupant son dernier fil,  
 Est le tableau qui représente  
 Du fort le ciseau trop subtil.



Où peut donc conduire l'envie  
 De grossir tout à coup son bien ?  
 On a beau compter sur la vie,  
 Tout thrésor se réduit à rien.



Les chefs-d'œuvre de la Nature  
Ne sont pas faits pour subsister,  
Le printems offre une parure  
Que l'Hyver nous fait regretter.



Une égale vicissitude  
Commence & finit les saisons,  
Et nous trouvons l'inquiétude  
Dans les biens dont nous jouissons.



Lorsque l'astre du jour se lève,  
Puis-je saluer son flambeau ?  
L'impatience me soulève,  
Et mon corps demande un tombeau.



Ainsi le cerf près d'un rivage,  
De sa soif éteignant l'ardeur,  
De l'œil cherche un épais ombrage,  
Pour se dérober au chasseur.

Ain-



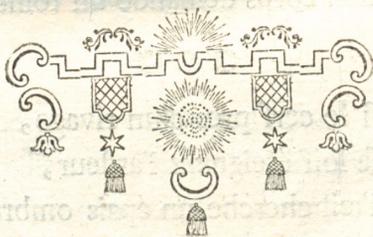
Ainsi quand son travail commence  
L'artisan veut le terminer,  
Il n'attend que la récompense  
Que ses mains doivent lui donner.

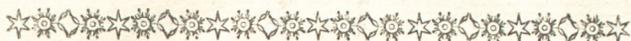


Par quelle cause légitime,  
Un Dieu m'oppose-t-il à lui?  
Pour me retirer de l'abîme,  
Ne puis-je espérer son appui?



Du moins s'il abrégéoit ma course,  
Il feroit sensible à mes pleurs,  
Et la Mort, étant ma ressource,  
M'enléveroit à mes malheurs.





## O D E IV.

*Supériorité de Dieu sur l'homme.*

**L** n'est que trop certain, la terre est de l'impie  
 Le domaine & le bien:  
 Son ame, loin du Ciel, égarée, assoupie,  
 Hors de soi ne voit rien.



Peut-on donc ignorer que l'homme le plus juste  
 N'égale pas son Dieu,  
 Qui pourroit parmi nous de sa présence auguste  
 Assigner le vrai lieu?



Eh! comment m'élever jusqu'à l'être suprême  
 Et sonder ses secrets,  
 Quel est mon tribunal pour vouloir de moi-mê-  
 Réformer ses décrets? (me

Ose-



Oserois-je mortel envieux de sa gloire,  
Mefurer sa hauteur,  
Quand lui-même m'apprend qu'il ôte la victoire  
Au plus heureux vainqueur ?



Son souffle impétueux autant que sa parole  
Fait le trouble des airs,  
En Maître souverain sur l'un & l'autre Pôle  
Il meut tout l'Univers.



Le timide innocent, le fortuné coupable  
Sont sujets à ses coups :  
Jusqu'au milieu des Mers à tous impénétrable  
Il étend son courroux.



A ses yeux éclairés il n'est point de vulgaire,  
Ni de respect humain ;  
Comment donc éviter sa justice sévère,  
Quand on est sous sa main ?



Il dit, & tout est fait: il veut & le déluge  
 Change tous les climats;  
 Il me cherche, & je sens, lorsqu'il devient mon  
 La force de son bras. (juge,





## O D E V.

*Job demande à Dieu la raison de ses  
souffrances.*

**J**e vais parler au Seigneur,  
Quelle ressource infinie !  
Il sçait combien cette vie  
Diffère du vrai bonheur :  
Peut-il me cacher le crime  
Qui m'a rendu la victime  
Des fléaux de sa fureur ?



Faut-il des raisonnements  
A celui par qui nous sommes,  
L'esprit inquiet des hommes  
Regle-t'-il ses jugements ;  
Dieu doit il du haut des nues  
Dresser le plan de ses vües  
Sur nos foibles sentimens ?



Maître absolu des humains  
C'est à toi de me répondre.  
Prends-tu plaisir à confondre  
Le zèle ardent de tes saints ;  
A quoi te sert ta puissance,  
Crois-tu que ma patience  
Soit nécessaire à tes fins ?



Je n'existe que par toi,  
Et je t-en fais l'humble hommage ;  
Mais quand l'ennemi m'outrage  
Quels sont tes desseins sur moi ?  
Convient-il à la colére  
De t-enflammer toi mon Père  
Contre un fils qui suit ta loi ?



Ah ! viens plutôt me tirer  
De mon infortune étrange,  
Parle, & que le mauvais ange  
Me laisse enfin respirer ;  
Ou si le poids de ses armes  
M'arrache encore des larmes  
Permits moi d'en murmurer.



## O D E VI.

*Job se plaint à ses amis & les invite à reconnoître  
l'Auteur de ses maux.*

**M**es amis vantent leur sagesse,  
Elle les rend présomptueux:  
Quoique plongé dans la tristesse,  
Ne puis-je être aussi sage qu'eux?  
Ils ont beau frapper mes oreilles  
Du bruit de toutes les merveilles  
Qu'ils veulent me persuader;  
La foiblesse de mes organes  
A leurs raisonnements profanes  
Ne me fera jamais céder.

Le



Le ver ennemi qui les ronge  
De plus en plus aigrit leur voix,  
Sans cesse l'esprit de mensonge  
Contre Dieu fait valoir leurs droits.  
Insensés! la langue infidèle  
Qui défend une ame rebelle  
Peut-elle tromper le Très-haut:  
Croyés-vous par de vains murmures  
A cet être exempt d'impostures  
Communiquer un seul défaut?



Quittés des systêmes frivoles  
Vrais fruits de la prévention,  
Je vous annonce des paroles  
Dignes de votre attention:  
Pourquoi tant vous en faire accroire,  
Quel est le terme de la gloire,  
Unie à vos nombreux travaux?  
Par les ans vos têtes fanées,  
A leur élément ramenées,  
Seront le néant des tombeaux.



Considérés ces vives sources  
 Qui font l'honneur des arbriffeaux,  
 Et qui sont autant de reffources  
 Pour fertiliser leurs rameaux,  
 L'homme plus malheureux fans doute  
 N'éprouve dans toute sa route,  
 Que le court destin d'une fleur :  
 De foins sa vie entrelassée,  
 Par le tourment de la pensée  
 S'abrège & s'exhale en vapeur.



Le verre qui brille & se casse  
 Dans la main de son créateur,  
 Une vaine gloire qui passe  
 Sous les yeux du temps son vainqueur,  
 Un édifice qui croule,  
 L'eau qui sur la pierre découle  
 En creusant chaque jour son fein :  
 Le monde & ses revers terribles,  
 Voilà les figures sensibles  
 De l'homme qui tend à sa fin.



J'attens au moment où j'existe  
Celui d'un heureux changement,  
Envain mon corps usé résiste  
Aux approches du monument:  
Dans la région des ténèbres  
Seront les dépouilles funèbres  
D'une chair autrefois mon bien,  
Mon ame sans être perdue,  
Après sa sentence rendue,  
N'aura que son Dieu pour lien.



Que la Noblesse en ses registres  
Vante ses honneurs reproduits,  
Le Peuple, les Grands, les Ministres  
Au même état seront réduits:  
Ici bas de cuisantes peines,  
Au milieu des plus belles scènes,  
A nos cœurs servent de creuset;  
Arroser le pain d'une année,  
Des larmes de chaque journée,  
C'est ce que tout mortel a fait.



Est-il possible que je souffre  
 Dans tous mes Membres languissants ?  
 Il semble que sur moi le souffre  
 Se mêle à des charbons ardents ;  
 C'est ainsi que la Providence  
 Confond l'orgueilleuse prudence  
 De mes projets les mieux conçus :  
 Loin de relever ma foiblesse ,  
 Le Seigneur écarte sans cesse  
 Les biens par mon ame apperçus.



Sur nous plein de miséricorde  
 Il a toujours les yeux ouverts ,  
 Et les présents qu'il nous accorde  
 S'étendent sur tout l'univers.  
 Si sa sévérité m'accuse  
 Faut-il que ma raison refuse  
 De paroître à son tribunal ,  
 Puis-je espérer un autre juge ,  
 Et pour devenir mon refuge  
 Qui voudroit être son rival ?

Du



Du monde le suprême arbitre  
Pèse ses faveurs & ses coups :  
Si du Dieu fort il a le titre,  
Il n'en est souvent que plus doux.  
Sa bonté pour nous prévenue,  
D'une ame lâche & corrompue  
Fait un vase d'élection ;  
Et sa justice désarmée,  
Trouve en sa clémence allarmée  
Une ample satisfaction.



Que dis-je? l'état des Provinces  
Sans lui n'est jamais assuré ;  
Présidant aux conseils des Princes  
Ils ne répondent qu'à son gré :  
Seul dispensateur des Couronnes  
Il fait descendre de leurs thrones  
Les Rois dont il est méprisé ;  
Et, jusques dans le sanctuaire,  
Il poursuit même sous la haire  
Le vice en vertu déguisé.



Il veille au bien de la Nature,  
Il en est le père, & l'appui.  
Quel attrait pour la Créature,  
Quel motif de n'aimer que lui!  
Qu'il ordonne aux cieux de s'abattre,  
Verra-t-on la Terre combattre  
L'Auteur de tous les élémens?  
Non, quand Dieu nous met à l'épreuve,  
Il est dispensé de la preuve  
De ses utiles châtimens.



## O D E VII.

*Job fait voir à ses amis qu'il connoit le  
mérite de leurs consolations.*

**J'**Entens plusieurs voix importunes  
A moi-même me rappeler,  
Ah! qu'il est aisé de parler  
Lorsqu'on est exempt d'infortunes!  
Esclaves nés des passions  
Que nourrit en vous l'opulence,  
Puis-je au milieu de l'indigence  
Me repaître d'illusions?

\*\*\*

Je suis, déplorable victime  
Terrassé par mon ennemi,  
Ne respirant plus qu'à demi  
Je crains la fureur qui l'anime:  
Et vous, discoureurs impuissants,  
Vous voulés qu'il quitte sa proie,  
Tandis que sur elle avec joie  
Il lance des coups meurtrissants?

Mes



Mes rides contre moi déposent,  
Tous mes Membres sont accablés,  
A tant de malheurs redoublés  
Mes œuvres vainement s'opposent :  
On me condamne à des sanglots  
Qui rendent ma paupière humide,  
L'inexorable enfer décide  
De la perte de mon repos.



Où retrouver une richesse  
Qui me faisoit considérer ?  
On diroit que pour m'honorer  
Autour de moi chacun s'empresse ;  
Phantômes de consolateurs,  
Dans les fatires effrénées  
De vos langues empoisonnées,  
Je découvre des tentateurs !



La fausse pitié qui me brave  
Est bien plus à plaindre que moi!  
Le caractère de ma foi  
Couvre mes crimes, & les lave;  
Par elle au-dessus des complots  
Que l'orgueil contre moi hazarde,  
Du Dieu qui m'a mis sous sa garde  
J'attens des triomphes nouveaux.



La mort même, dont rien n'approche,  
Ne me trouvera point de fiel,  
Certain que pour moi dans le Ciel  
Il est un témoin sans reproche:  
Ce témoin, que j'ai pour support,  
A résolu que je subisse  
La rude épreuve d'un supplice  
Qui doit me faire aller au port.

ODE



## O D E VIII.

*Job tâche d'attendrir ses amis, & d'empêcher  
leurs murmures par la vivacité de son  
espérance.*

**J**usqu'à quand dois-je supporter  
De mes auditeurs la folie,  
Trouveront-ils pour me tenter  
Une méthode plus hardie ?  
Déjà dix fois par leurs discours,  
Ils ont interrompu le cours  
De mes cris aussi vifs que justes :  
Est-ce donc à leur vanité,  
En jugeant la divinité,  
A s'arroger ses droits augustes ?

D'où



D'où vient leur zèle à s'assembler,  
Pour insulter à ma misère ?  
Déterminés à m'accabler  
Ils n'ont pour moi qu'un œil sévère.  
En me supposant des forfaits,  
Me faut-il recevoir les traits  
Qu'ils me décochent dans leur rage ;  
Dieu pour accomplir ses desseins,  
Attend-il qu'ils arment ses mains  
Dont il leur a donné l'usage ?



Qui m'inspirera le transport  
Par qui la vérité s'annonce,  
Quel stile & plus vif & plus fort  
Peut rendre ce que je prononce ?  
Ma peau se sèche sur mes os,  
Et je suis, sans aucun repos  
Percé de flèches acérées :  
Tous mes efforts sont impuissants,  
Je n'ai pour soutien de mes dents  
Que des gencives ulcérées.

En-



Envain je réclame mes droits,  
 Mon épouse à me fuir s'applique,  
 On méconnoit ma triste voix  
 Dès que sur mes maux je m'explique :  
 Etranger jusqu'en ma maison,  
 Je n'y jouis de la raison  
 Que pour repouffer des injures ;  
 Contents de me voir malheureux,  
 Mes proches redoublent entre eux  
 L'impiété de leurs murmures.

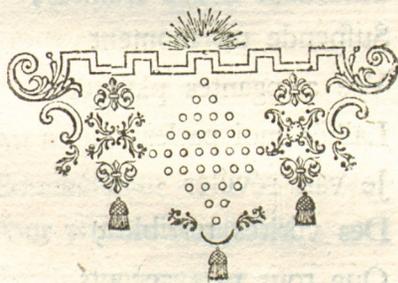


Ouvrés vos cœurs à la pitié  
 Vous qui connoissés ma souffrance,  
 Par les douceurs de l'amitié  
 Encouragés ma patience ;  
 La main du Seigneur m'a frappé,  
 C'est lui, que sans être trompé,  
 Un jour je verrai face à face :  
 Jour terrible où le reprové,  
 Ira, loin du juste sauvé,  
 Dans le feu porter sa disgrâce.

Oui



Oui je sçais que mon Rédempteur  
Possède une vie immortelle,  
Ce sentiment donne à mon cœur  
L'espoir d'un Serviteur fidèle.  
En reprenant un corps nouveau  
Je ne sortirai du tombeau  
Que pour jouir de ma victoire ;  
L'ange commis à mon réveil,  
Des bras impuissants du sommeil  
Me transportera dans la gloire.





## O D E IX.

*Peinture du bonheur Mondain.*

Que l'étonnement  
Succédant à vos craintes,  
Suspende un moment  
Vos arrogantes plaintes:  
Laiſſés moi parler,  
Je vais révéler  
Des vérités terribles;  
Que tous mes accents  
Enchaînent vos ſens,  
Et vous rendent ſenſibles.

Pour-



Pourquoi voions nous  
Les méchants sur la terre  
A l'abri des coups  
Que lance le Tonnerre?  
Toutes les moissons  
Grossissent les dons  
Que leur fait l'abondance:  
Aucun Potentat  
N'égale l'éclat  
De leur magnificence.



Leurs enfants chéris  
Par d'idolâtres mères,  
Au milieu des ris  
Commencent leurs carrières,  
Pour eux les troupeaux  
En divers hameaux  
Se rassemblent sur l'herbe;  
Eux seuls dans le port  
Opposent au fort  
Un cœur fier & superbe.



Artisans d'honneurs  
 Dont ils s'enorgueillissent,  
 Que d'appas trompeurs  
 Leurs passions saisissent!  
 Un Cercle de jeux  
 Contente les vœux  
 Que forme leur manie;  
 Et la vérité  
 N'est que vanité  
 Aux yeux de leur folie.



Ils osent de Dieu  
 Combattant la Nature,  
 Le peindre en tout lieu  
 Tel que sa créature.  
 Monstres odieux  
 Ils vont jusqu'aux Cieux  
 En défier le Maître;  
 Ils se font un choix  
 D'arbitraires loix  
 Sans même s'y soumettre.

Mais



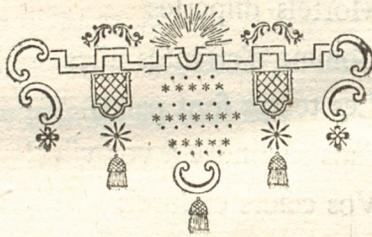
Mais un jour viendra,  
Où cette troupe impie  
Ne reparoîtra  
Que pour être engloutie.  
Tel un coup de vent  
Enlève souvent  
Une paille légère,  
Tel un tourbillon  
Du moindre fillon  
Dissipe la poussière.



Mortels dispersés  
Comme d'errantes nues  
Les temps sont passés  
Sans répondre a vos vües!  
Vos cœurs endurcis  
Sont déjà punis  
De leur longue révolte;  
De tant de défirs,  
De tant de plaisirs  
Est-ce là la récolte?



Que font les lambris  
 Dressés par la richesse,  
 Qui tirent leur prix  
 De la délicatesse ?  
 Les Grands à la mort  
 N'ont plus de leur fort  
 Que des souvenirs sombres ;  
 L'horreur du cercueil  
 Attend leur orgueil  
 Dans le séjour des ombres.



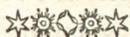
ODE.



## O D E X.

*Job s'élève contre les méchants, & les  
charge d'imprécations.*

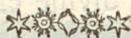
Q uel abîme de connoissance,  
Rien n'échappe aux yeux du Seigneur!  
Envain de sa divine essence  
On voudroit marquer la grandeur,  
Les sens pourront-ils jamais rendre  
Ce dont l'esprit ne peut comprendre  
Les rapports ni la profondeur?



Combien de mortels en ce monde  
Du pauvre convoitent le pain,  
Et sans crainte qu'il les confonde,  
S'abreuvent du sang Orphelin:  
Combien par de fourdes pratiques,  
Combien par des complots iniques  
Des malheureux hâtent la fin!



Partout sur l'impuissante veuve  
 Ils font éclater leur pouvoir ,  
 Pour la séduire, ils font l'épreuve  
 De sa vertu, de son devoir ,  
 Et quand elle évite les pièges  
 Que lui tendent ces sacrilèges  
 Ils la livrent au desespoir.



L'avarice qui les domine  
 Les voue à l'inhumanité,  
 Le brigandage la rapine  
 Pour eux quittent l'obscurité:  
 Et par une manœuvre indigne  
 Ils s'établissent dans la vigne  
 De leur voisin persécuté.



Que la honte vienne à leur porte  
 Demander de quoi se couvrir,  
 Le mouvement qui les emporte  
 Refuse de la secourir.

Refu.

Rien ne touche ces âmes vaines,  
Ils ferment leurs mains toujours pleines  
A l'indigent prêt à périr.



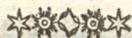
L'homme homicide dès l'aurore  
Appelle à soi la trahison,  
A peine il voit le jour éclore,  
Qu'il cache un mortel éguillon,  
Mais quand la nuit étend ses voiles,  
Et sème sa route d'étoilles  
Il fort armé de sa maison.



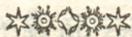
Tel observant les bergeries  
Le loup cherche un moment heureux,  
Ou tel non loin de nos prairies  
Se cache un renard cauteleux:  
Ils sont avides de carnages,  
Et moins on prévoit leurs ravages,  
Plus ils deviennent dangereux.



C'est trop peu pour la calomnie  
 Que la noirceur de son craïon,  
 Sa bouche au mensonge asservie  
 Distille avec art le poison;  
 Si l'on recherche ses blessures,  
 Sa langue en fait de bien plus sûres  
 Que n'en fait la dent du lion.



D'où partent ces traits satiriques  
 Animés par la vérité,  
 Peintures hélas trop publiques  
 De l'humaine fragilité!  
 Ineffaçable médifance,  
 Quand sentiras tu l'indécence  
 Que produit ta malignité?



Le lâche & craintif adultère  
 De son cœur bannit la vertu,  
 Du secret ami nécessaire  
 Il dit je ne serai point vu:

Et

Et les ténèbres qui le fervent  
Aux esprits jaloux qui l'observent  
Rendent le coupable inconnu.



Malheur à toute ame aveuglée  
Qui sur les aîles du plaisir,  
Ose en une couche fouillée  
Porter un criminel soupir!  
Qu'à jamais elle soit proscrite  
Ou plutôt qu'à jamais détruite  
Il ne lui reste aucun désir.

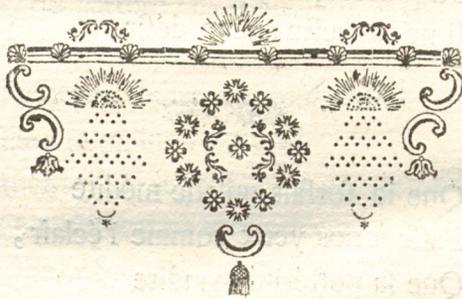


Que le forfait qu'elle médite  
Passe à nos yeux comme l'éclair,  
Que sa postérité maudite  
Se brise aux portes de l'enfer,  
Comme l'arbre privé de sève  
Du milieu de nous qu'on enleve  
Ces monstres indignes de l'air.

O vous



O vous mortels infatiables  
Dont le nom répand la terreur,  
Pour mieux affliger vos semblables  
Ne consultez que la fureur :  
Envain le fort vous favorise,  
Il est une main qui maîtrise  
Et son caprice & son erreur.





## O D E XI.

*Job défie les impies par le détail qu'il leur  
fait de la Puissance de Dieu.*

**B**lâphémateurs outrés !  
Vantés, si vous l'osés, cette Puissance extrême  
Qui vous porte à braver les droits les plus sacrés  
De la Grandeur suprême.



Justement condamnés,  
Les aveugles Titans, ces fiers, mais vains Colossés  
Ont trouvé sous les eaux les gouffres destinés  
A leurs ames féroces.



Le Seigneur a tonné,  
L'Ange est précipité dans le fond des abîmes,  
Et l'Aquilon fougueux sur les Mers déchaîné  
Y vange tous les crimes.

Un



Un feul bras tout puiffant  
 Retient au firmament la grêle, les tempêtes :  
 L'éclair part de la foudre, en nous avertiffant  
 Qu'elle épargne nos têtes.



C'est Dieu qui d'un clin d'œil  
 Ebranle, & raffermir les colonnes du monde,  
 C'est lui dont la grandeur se rit de notre orgueil  
 Qui fans nul droit le fonde.



Le serpent tortueux  
 A reçu de fa main son principe & son être,  
 De l'Océan fixé le bruit impétueux  
 Apprend à le connoître.



Plus actif que les vents,  
 Du midi jufqu'à l'ourfe il femble avoir des aîles,  
 Surtout quand il rencontre à fes commande-  
 Des volontés rebelles. (ments

On



On voit de toutes parts  
Sa Majesté soumise aux loix de sa prudence :  
Son trône inaccessible à nos foibles regards  
N'en craint pas l'insolence.



ODE



## O D E XII.

*Job dans un esprit de Prophétie décrit la  
félicité des Grands de la terre, & le  
sort qui les attend.*

**N**on malgré l'amertume où le Seigneur me  
plonge,  
Je ne répondrai point à la voix du mensonge.  
Ma pauvreté peut-elle ébranler ma vertu,  
Et lorsque je souteins une cruelle guerre,  
Dois-je apprendre à toute la terre  
Que l'incrédule m'a vaincu ?



Sous des dehors trompeurs l'inégal hypocrite  
A beau dissimuler les crimes qu'il médite,  
Qui méconnoit son Dieu s'en voit abandonné :  
L'impie adressé au Ciel une fausse prière,  
Mais par sa bouche meurtrière  
Bientôt il sera condamné.

Vous

ODE

\* \* \*

Vous tous qui m'écoutez censeurs de ma confiance,

Vous qui de mes amis n'avez que l'apparence,  
Pouvés-vous sur ce point contredire ma foi ?

Voici, dit le Seigneur, le funeste appanage,  
Voici le trop juste héritage  
Que les méchants auront de moi.

\* \* \*

Plus ils auront à cœur les fastes de leurs races,  
Moins l'œil humain pourra reconnoître leurs traces,

Mon glaive méprisé leur percera le sein,  
Et poursuivant en Dieu leur dernière lignée,  
Contre elle ma loi dédaignée  
S'élèvera jusqu'à la fin.

\* \* \*

Chès eux l'or & l'argent par un adroit mélange,  
Sur leur être grossier semblent donner le change,  
Rois de la Terre à peine ils regardent les cieus ;  
Eh bien tel est l'arrêt dicté par ma justice,  
Je vais ouvrir un précipice  
Sous ces mortels audacieux.

D

Que



Que le Riche s'endorme au gré de la moleſſe,  
Que ſes ſens aſſoupis rejettent la ſageſſe ?  
Comment fortira-t-il d'un ſi honteux ſommeil ?  
Conduit juſqu'au tombeau par d'infidèles guides,  
Il ſe trouvera les mains vuides  
Dans le moment de ſon réveil.



Il ne reverra plus l'émail de ſes prairies,  
Mon ſouffle emportera ſes douces rêveries,  
La diſette ſur lui tombera comme l'eau,  
Une nuit vangereſſe appellant la tempête  
Fera ſur ſa ſuperbe tête  
Eclater mon dernier fléau.



Après avoir compté ſes criminelles heures,  
J'irai le foudroier dans ſes vaſtes demeures,  
Au milieu des plaiſirs ma main le ſaiſira,  
Et les vents animés contre l'Auteur du crime  
Sçauront enlever la victime  
Que mon courroux leur montrera.



## O D E XIII.

*Portrait de la sagesse, elle est au dessus  
des biens de la terre.*

**D**e l'or & de l'argent nous connoissons les  
veines,

La terre dans son sein renferme ces métaux  
Qui par un cours utile adoucissent les peines,  
Que tout mortel ressent en ses moindres tra-  
vaux :

L'astre qui fait les jours par sa vive lumière,  
La porte sans effort sur l'insensible pierre  
Qui se forme à son tour en riches minéraux ;

L'Auteur de la Nature

Marque du scéau divin

Les présents que sa main

A l'homme son image accorde sans mesure.



Vantés-nous vos écrits faux Sages de la terre,  
 Etalés à nos yeux vos pompeuses leçons,  
 Croiés-vous à l'abri des effets du tonnerre,  
 Que l'incrédulité profite des raisons  
 Dont l'amas insensé vous coute tant de veilles;  
 L'histoire pourra mettre au nombre des mer-  
 veilles

L'école où vous formés d'aveugles nourrifions :  
 Mais quand la Renommée  
 Aura par ses héraults  
 Publié vos travaux,

Rien ne vous survivra qu'une triste fumée.



Répondés ô Mortels! où trouver la sagesse ?  
 Se plaît elle à se rendre esclave en vos Palais,  
 Théâtres où le crime & la scélératesse  
 Du beau nom de l'honneur décorent leurs for-  
 faits ?

Intrépides Guerriers fuit-elle vos conquêtes ?  
 Riches voluptueux la voit-on dans vos fêtes  
 Montrer son front auguste, & porter ses bien-  
 faits ?

Puis-

Puiffants Maîtres du monde  
 Prenés-vous fon conseil,  
 Quand vainqueurs du sommeil  
 Vous osés vous armer contre la terre & l'onde ?



Répondés, qui vous fait rester dans le silence?  
 Vous parlés si souvent de vos possessions,  
 Vous faites tant valoir des efforts de puiffance  
 Qui ne font qu'un thréfor de malédiction,  
 Vous nous marqués si bien les lignes, les limites  
 Qu'une main téméraire entre nous a prescrites,  
 Sans autre fondement que vos invasions :

Eh! quoi la hardiesse  
 Des divers préjugés  
 Où vous êtes plongés,  
 Se déconcerte-t-elle au seul nom de sagesse ?



Tel est, apprenés-le, son brillant caractère.  
 Rien ne peut ici bas atteindre sa hauteur,  
 Ne la recherchons point aux jours du premier  
 Père,  
 Le Dieu de tous les temps la porte dans son  
 cœur :

C'est-là qu'elle reçoit notre encens, notre of-  
frande,

Son éclat est trop vif, sa pureté trop grande

Pour que nos sentimens égalent sa valeur,

Dieu seul par excellence

Possède ce thrésor,

Il lui donne l'effor

Quand il vient au secours de notre insuffisance,



Pénétrons, s'il se peut, les plus profonds abîmes,

Consultons sans fraieur les fleuves & la mer,

Allons sonder les cieux sur les plus hautes  
cimes,

Viftons les cachots du ténébreux enfer,

S'il faut à nos esprits les derniers témoigna-  
ges,

Cherchons dans les forêts les animaux sauvages,

Interrogeons encor les habitans de l'air,

Tout l'univers s'accorde

A n'avoir qu'une voix,

Et nous crie à la fois

La sagesse est un don de la miséricorde.

Mais



Mais comment obtenir la première des graces ?  
Il faut la demander par de fervents transports,  
Il faut toujours marcher sur les pieuses traces  
Des athlètes connus par leurs constants efforts,  
Il faut craindre surtout la Majesté suprême  
Du Dieu qui nous punit, dans le temps qu'il  
nous aime :

Cette crainte suffit pour nous rendre plus forts,  
Cette humble & tendre crainte,  
Loin d'augmenter nos maux,  
Procure le repos

A qui prend du salut la route étroite & sainte.





## O D E XIV.

*Job s'arrête avec complaisance à la peinture  
de son premier Etat.*

Qui me rendra les premiers jours  
De ma brillante adolescence ?  
Ces jours dont ma folle prudence  
Osoit se promettre un long cours,  
Ces jours où de mon Dieu la bonté prévenante  
Ne laissoit aucun vuide en mon ame contente !



Je jouissois des dons du Ciel  
Sans soins, sans peine, sans étude,  
Je croiois dans ma solitude  
Voir couler des ruisseaux de miel,  
Et des enfants joieux dans les bras d'un bon père  
Sur ses conseils suivis formoient leur caractère.

Le



Le citoien féditieux  
 A ma voix devenoit tranquille,  
 Le Peuple toujours indocile  
 Lisoit son devoir dans mes yeux,  
 La jeunesse venoit auprès de moi se rendre  
 Enviant aux vieillards le plaisir de m'entendre.



Quels plus agréables concerts,  
 Quel plus glorieux avantage !  
 J'entendois ce doux témoignage  
 Retentir au loin dans les airs,  
 „ Par lui nous respirons , à nous il s'intéresse  
 „ Le bonheur de nos jours n'est dû qu'à sa sagesse.



„ Protecteur desintéressé,  
 „ Il sçait qu'il faut au mercénaire  
 „ Sans fraude paier un salaire  
 „ Avec son travail compensé:  
 „ Il prévient les desseins des partisans du vice,  
 „ Et sous nos pas tremblants comble le précipice.



„ Parmi nous, les bons, les méchants  
 „ N'échappent point à sa mémoire,  
 „ Il tire également sa gloire  
 „ De deux partis si différents;  
 „ L'Oracle qu'il prononce est une loi suprême  
 „ Qui le fait révérer plus que son diadème.



Des éloges aussi flatteurs  
 M'étoient donnés pour récompense,  
 Mes bienfaits avoient la Puissance  
 De me soumettre tous les cœurs;  
 Le pauvre auprès de moi déposoit ses allarmes,  
 Et je forçois le riche à répandre des larmes.



Je disois dans cet heureux temps,  
 „ Je verrai toutes mes journées,  
 „ Jusqu'à mes dernières années  
 „ Se parer des fleurs du Printemps,  
 „ D'un zèle ardent & pur ma famille embrasée  
 „ Du Ciel recueillera la benigne rosée.

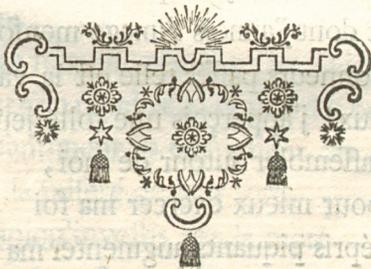
„ Au



„ Au sein de la félicité  
 „ Je possède encore mon ame,  
 „ L'unique désir qui m'enflame  
 „ A pour objet la vérité ;  
 „ Des jeux de la fortune admirateur tranquille  
 „ Je ne trouve en ses dons rien qui me soit utile.



„ Ma gloire s'éternifera  
 „ Sans être jamais altérée,  
 „ Et dans ma fertile contrée  
 „ Mon nom se renouvellera :  
 „ La mort me délivrant du poids de ma vieillesse,  
 „ Penfèra moissonner la fleur de la jeunesse.

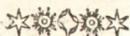




## O D E X V.

*Job fait la triste comparaison de son état  
actuel, avec celui dont il a fait la  
description.*

**L**es temps sont bien changés, & ma félicité  
N'étoit qu'une ombre vaine, une vapeur légère,  
Un phantôme à mes yeux par les vents emporté,  
Un néant dont j'aimois l'image mensongère:  
De mes honneurs passés telle est la vanité.  
Malheureux! j'apperçois une folle jeunesse  
Se rassembler autour de moi,  
Et pour mieux exercer ma foi  
Par ses mépris piquants augmenter ma tristesse.



Sachés, dignes enfants, le sort de vos ayeux,  
Sachés comme ils traînoient une mourante vie,  
Obscurs & méconnus dans des antres affreux  
Ils étoient plus que vous au-dessus de l'envie.  
Contemplés avec moi des objets si hideux,  
Malgré l'horrible bruit des mugissantes ondes,  
Ces mortels vagabonds, errants,  
Passoient à travers les torrents  
Pour se faire un séjour des cavernes profondes.



On les a vus cent fois chercher dans nos vallons  
Pouffés par l'instinct seul, d'insipides racines;  
Sans honte & sans regret ils quittoient leurs mai-  
sons;  
Du genévre fécond méprisant les épines,  
Ils venoient s'en repaître à l'ombre des buissons;  
Privés de sentiment ils trouvoient des délices  
Dans la misère de leur sort,  
Et quoiqu'investis par la mort  
Ils croioient leur fortune exempte de caprices.

Voi-



Voilà ceux dont les fils évitent mon aspect!  
 Enhardis par mes maux ils me rendent leur fable,  
 Ils savent que je suis dans un état abject  
 Et bien loin de me tendre une main secourable,  
 Envers l'être suprême ils blâment mon respect :  
 Ils rompent du devoir les plus puissantes digues,  
     Et contre toute humanité  
     Contents de me voir maltraité  
 Ils ajoutent l'insulte à leurs noires intrigues.

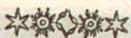


Le Seigneur les seconde en ouvrant le carquois  
 Où reposent les traits qui servent sa colére.  
 De ses carreaux vainqueurs je ressens tout le  
     poids,  
 L'orient a vu naître, & combler ma misère  
 Il a vu m'enlever l'usage de la voix,  
 Il a vu mes amis sans vigueur & sans force  
     Honteusement se disperser,  
     Il les a tous vus s'empresser  
 A m'ôter de l'espoir la consolante amorce.

Dieu



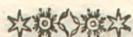
Dieu puissant de Jacob ! quel arrêt est le tien ,  
 Ne peux tu m'épargner un degré de souffrance ?  
 Si je n'ai point la grace ou trouver un soutien ,  
 Les larmes , les soupirs , les plaintes , la constance  
 Aux mortels opprimés ne servent-ils de rien ?  
 L'implacable démon m'attaque à force ouverte  
 Sans qu'on pense à m'en garantir ,  
 Quoi ! l'excès de mon repentir  
 Ne suffira-t-il pas pour empêcher ma perte ?



Envain ma voix s'élève , & pénètre les cieux.  
 Le Seigneur sans pitié se bouche les oreilles ,  
 Il ne veut plus m'ouvrir ses thrésors précieux ,  
 Sa droite dont il sort de si grandes merveilles ,  
 N'a pour moi que les maux qui font pleurer mes  
 yeux.

Dieu devenu cruel me condamne aux ténèbres  
 Qui suivent toujours son courroux ,  
 La mort en méditant ses coups  
 Me présente l'horreur de ses apprêts funèbres.

Un



Un feu que tout à coup la colére a produit  
 Par son activité desseche mes entrailles,  
 Ce feu sur un fumier tristement me conduit,  
 Ce feu dont je ne puis garantir mes murailles  
 Me prive en ma maison du plus simple réduit,  
 Ce feu sur ma peau même exerce ses ravages,  
     Il la déchire, il la noircit,  
     Mon sang qu'il trouble & qu'il aigrit  
 Epreuve en bouillonnant jusqu'ou vont ses ou-  
     trages.



Harpe dont je tirois tant d'agréables sons!  
 O toi qui chaque jour charmois ma solitude,  
 Toi que l'on entendoit répéter mes chansons,  
 Ne banniras-tu point ma sombre inquiétude,  
 Ne calmeras-tu pas la rage des démons?  
 Non, je le sens trop bien, la douleur, l'amertume  
     Ne sont point faits pour tes accords,  
     Mes doigts, ma bouche, & tout mon corps  
 Sont livrés sans ressource au feu qui les consume.

ODE



## ODE XVI. ET DERNIERE.

*Job parcourt les jours de sa vie pour y découvrir la cause de ses malheurs, & enfin rendu à son premier état, en rend graces à Dieu.*

**J**'ai fait un pacte avec mes yeux,  
Je suis un fêxe trop fragile,  
Et dans une chair indocile  
J'en suis toujours victorieux:  
Epoux fidèle d'une femme  
Jamais en des bras étrangers,  
Cherchant des plaisirs passagers  
Je n'ai multiplié ma flamme.



Ai-je pris un coupable effor ,  
 Ai-je autorisé le divorce ,  
 Ai-je fait dépendre ma force  
 Du poids de l'argent ou de l'or ?  
 Mon cœur complice de ma vue  
 A-t-il méprisé la raison ,  
 Le crime a-t-il de son poison  
 Infecté mon ame ingénue ?



Du jeune Orphélin sans soutien  
 Ai-je négligé la défense ,  
 Ai-je abusé de ma puissance  
 Pour le dépouiller de son bien ?  
 Ma porte a-t-elle été fermée  
 Au pauvre épuisé par la faim ,  
 N'ai-je point partagé mon pain  
 Avec l'innocence opprimée ?



Il n'est voiageur égaré  
Qui ne m'ait trouvé pour azile:  
Ai-je vu périr le pupille  
Sans en avoir le cœur ferré,  
Mon ame est elle affés perverse  
Connoît elle affés la noirceur,  
Pour se réjouir du malheur  
De son ennemi qu'on renverse?



J'y consens, si l'impiété  
S'étend jusques sur mon ergane,  
Si mon cœur devenu profane  
S'abandonne à l'iniquité,  
Si lorsque d'une main propice  
Un Dieu m'éprouve par le feu,  
J'ose regarder comme un jeu  
Les châtimens de sa justice.



Si je brûle un frivole encens  
 Pour le Soleil qui nous éclaire,  
 Si la Lune dans sa carrière  
 Reçoit l'hommage de mes sens,  
 Si ma bouche en reconnaissance  
 Du bien que ces Astres m'ont fait,  
 Sur ma droite imprime le trait  
 D'une idolâtre dépendance. \*



Armé de son juste courroux  
 Que mon Dieu contre moi s'élève,  
 Que de son trône il se soulève  
 Pour mieux m'accabler de ses coups,  
 Que les attrait dont elle brille  
 A ma moitié servent d'appui,  
 Pour trouver dans le sang d'autrui,  
 Le deshonneur de ma famille.

Que

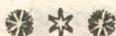
\* On doit se rappeler ici que dès les temps, les plus reculés on faluoit le Soleil, la Lune, & les étoiles en baissant la main ; Pline dit en termes exprès *in adorando dexteram ad osculum referimus*. On voit combien Job étoit éloigné d'une pareille superstition.



Que tous mes esprits confondus  
Du Peuple excitent les risées,  
Que mes mœurs en soient méprisées  
Comme autant de fausses vertus,  
Ou que ma langue enfin glacée  
En s'attachant à mon palais  
Ne puisse rendre désormais  
L'expression de ma pensée.



Voudrois-je insulter au Seigneur ?  
Il est le Dieu de la vengeance,  
Je sçais que sa seule présence  
Allarme & confond le pécheur :  
Renonçant à toute droiture,  
Dois-je à l'école des méchants  
Corrompre mes heureux penchants,  
Et prostituer la nature ?



Mais quel nouvel astre me luit  
Et d'où vient la voix qui m'appelle,  
Quand l'Aurore paroît si belle  
Que penser du jour qui la fuit ?  
Enfer que devient ta furie,  
Quel changement dans tout mon corps !  
Je chante malgré tes efforts  
Mon ame à ton pouvoir ravie.



Le Ciel me comble de préfens,  
Mes pleurs n'ont point été stériles,  
Je retrouve en mes champs fertiles  
Le soutien de mes derniers ans :  
Beni soit le Dieu de mes Pères  
Que j'ai pu calmer par mes cris,  
Et qui leur assigne pour prix  
Ma grace & ses faveurs premières !

Je



Je vais apprendre à l'univers  
La bonté d'un Dieu qui châtie ;  
Sur moi sa colére assouvie  
Sera l'objet de mes concerts :  
Quelle victoire plus complete !  
Le Démon longtemps combattu ,  
Par ma patience vaincu ,  
Frémit honteux de sa défaite.





## CANTIQUE

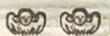
## DE J O B

DE LIVRE DE LA PUISSANCE DU  
DE MON.

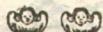
**O** vous messagers bienfaifants,  
 Vous qui portés le falut fur vos aïles,  
 Vous qui brulants de flammes immortelles  
 Pouvés fi bien nous dégager des fens,  
 Vous qui vous occupés fans cefse  
 Des perfections de mon Dieu,  
 Donnés-moi des accents qui puiſſent en tout lieu  
 Des loix de fa juſtice exalter la ſageſſe.



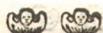
Est-il sur la terre un mortel  
 Qui comme Job, prodige de merveilles  
 Rassemble en foi les preuves sans pareilles  
 De la colère & des bontés du Ciel?  
 Est-il un genre de misère  
 Au quel je n'aie été soumis?  
 Le surcroît d'abondance, ou je me vois remis  
 De mes malheurs passés, seroit-il le salaire?



L'esprit de mensonge & d'erreur  
 Avait osé dire en son ame impure,  
 Je veux que Job apprenne à la Nature  
 Combien sa foi m'est un sujet d'horreur,  
 Je veux réduire en servitude  
 Ce Prince révééré des siens:  
 Mes Ministres zélés trouveront les moiens  
 De réduire sa maison dans une solitude.

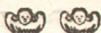


Que fert de rappeler un temps  
 Où fatigué de ma propre existence  
 J'étois contraint d'abhorrer la naissance  
 Qui m'a valu des jours si différents:  
 Qu'est-il besoin que ma mémoire  
 Se charge encor de mes malheurs,  
 Ne puis-je sans partage éprouver les douceurs  
 Que verse dans mon ame une entière victoire?



Vous l'avez sans doute entendu,  
 Vous qui témoins de ma triste souffrance,  
 Vous efforcés par des traits d'arrogance  
 D'anéantir dans mon cœur la vertu.  
 Ma fureur est ma loi suprême  
 Dieu vous a-t-il dit en courroux,  
 Ma volonté n'est plus de prendre soin de vous  
 Dès que vous renoncés, à la vérité même.

Qu'ef-



Qu'espérés vous du libre cours,  
Que vous donnés aux sentiments farouches  
Qui trop souvent se placent dans vos bouches,  
Quel est le fruit de tant de vains discours?  
Que sert le sel de l'ironie  
Contre l'Auteur de l'univers?  
Lorsque vous recherchés mes ouvrages divers  
Votre examen peut-il être exempt de folie?



Suivés plutôt l'humilité  
Dont vous avés sous les yeux un exemple,  
Qu'avec plaisir moi-même je contemple  
Comme le frein de votre vanité;  
Allés dans un sacrifice  
Où vous m'offrirés des taureaux,  
Job plus sage que vous par des vœux tout nou-  
veaux  
Sur vos têtes sçaura désarmer ma justice.

Ain-



Ainsi le Seigneur a parlé,  
 Ainsi sa main dissipant le nuage,  
 Qui de l'enfer servoit l'horrible rage  
 Semble m'avoir en tout renouvelé ;  
 Il n'est pas jusqu'à ma compagnie  
 Qui ne change d'affections,  
 Et qui ne soit sensible aux Bénédictions,  
 Que le Ciel appaisé répand sur ma campagne.



Que vois-je une troupe d'amis !  
 Puis-je penser, qu'il en existe encore  
 Que dis-je hélas ? Le Maître que j'adore  
 Me rend vainqueur de tous mes ennemis :  
 Mes sujets autour de ma table,  
 A moi ne sont plus opposés :  
 Des frères, des parents ailleurs si divisés  
 Me donnent de la paix le baiser délectable.

O com-



O comble infigne de faveur  
Je marcherai dans des routes fleuries,  
Et les enfans de mes filles chéries  
Vont de mon nom perpétuer l'honneur,  
Le Héros de la patience  
Trop longtems de maux accablé,  
A son premier état aujourd'hui rappelé  
Prouve comment un Dieu couronne l'inno-  
cence.

F I N.



# E R R A T A.

- Au folio verso de la Préface à l'étoile en bas, il y a le Poësie François, lisés la Poësie.*
- Ode VI<sup>me</sup>. 5<sup>me</sup>. Strophe, 5<sup>me</sup>. Vers, un édifice qui croule, lisés un bel édifice...*
- Ode VIII<sup>me</sup>. 2<sup>me</sup>. Strophe, 9<sup>me</sup>. Vers, attend-il qu'ils arment ses mains, lisés les mains.*
- Ode XV<sup>me</sup>. 5<sup>me</sup>. Strophe, 3<sup>me</sup>. Vers, de ses carreaux vainqueurs, lisés vangeurs.*
- Ibid. 6<sup>me</sup>. Strophe, si je n'ai point la grace où trouver un foutien, lisés ta grace.*
- Cantique, 3<sup>me</sup>. Strophe, 8<sup>me</sup>. Vers, de reduire sa maison dans une solitude, lisés de changer sa maison...*
- Ibid. 7<sup>me</sup>. Strophe, 5<sup>me</sup>. Vers, allés dans un sacrifice, lisés allés & dans &c.*

DL

22  $\frac{6}{1,1}$

AB 22  $\frac{6}{1,1}$

X 2577077







LESPRIT  
DE JOB,  
OU  
ODES IMITÉES  
DU  
LIVRE DE JOB.

PAR M<sup>r</sup>. ROUGET,

ECUIER, ANCIEN CONSEILLER DU ROI,  
ET SON AVOCAT-GENERAL AU CON-  
SEIL PROVINCIAL ET SUPERIEUR  
D'ARTOIS.

*Docete me, & ego tacebo: & si quid forte ignoravi,  
instruite me.*

JOB Cap. VI. v. XXIV.



A AMSTERDAM,  
Chez E. VAN HARREVELT;  
MDCCLIX.